

KATHY REICHS

DÉLIRES MORTELS

roman

Traduit de l'américain
par Natalie Beunat



Titre original : SPEAKING IN BONES

© Temperance Brennan L.P., 2015

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2016

ISBN 978-2-221-19742-4

(édition originale : ISBN 978-1-5011-3534-7 Simon & Schuster, Toronto)

Publié avec l'accord de Simon & Schuster, Toronto.

*À Cooper Eldridge Mixon,
né le 14 juillet 2014*



Chapitre 1

Je ne suis plus attachée. La peau de mes poignets et de mes chevilles est à vif à cause des sangles. Je sens une bosse derrière l'oreille, et mes côtes sont toutes endolories. Je n'ai pas le souvenir de m'être cognée la tête. Je suis allongée et je ne bouge pas, car tout mon corps me fait souffrir. Comme une victime d'accident de la route. Comme la fois où je suis tombée de vélo. Pourquoi ma famille ne vient-elle pas à mon secours ? Je ne manque donc à personne ? Je n'ai qu'elle, ma famille. Aucun ami. C'est atroce. Je me retrouve toute seule. Si seule. Depuis combien de temps je suis ici ? Et dans quel endroit ? Le monde entier m'abandonne. Tout s'estompe. Les gens aussi. Est-ce que je suis éveillée ou endormie ? Est-ce que je rêve ou c'est la réalité ? Est-ce la nuit ou bien le jour ?

Ils vont encore me faire du mal quand ils vont revenir. Pourquoi ? Pourquoi une telle chose m'arrive à moi ? Je n'entends rien. Non, ce n'est pas vrai. J'entends les battements de mon cœur. Le sang batte à mes tempes. J'ai un goût atroce dans la bouche. Sans doute du vomi coincé entre mes dents. Je respire une odeur de ciment. Et l'odeur âcre de ma transpiration. De mes cheveux gras. Je déteste avoir les cheveux sales. Je vais ouvrir mes yeux. Je soulève une paupière. L'autre est collée. Je ne vois pas grand-chose. Tout est flou, comme lorsqu'on est sous l'eau et qu'on regarde vers la surface.

Je déteste ce moment, cette attente. C'est là que les images submergent mon cerveau. Je ne sais plus si ce sont des souvenirs ou des hallucinations. Je le vois. Lui. Toujours habillé en noir, son visage cramoisi et perlé de sueur. J'évite

de croiser son regard. Je fixe uniquement ses chaussures. Des chaussures bien cirées. La flamme vacillante de la bougie dessine sur le cuir un petit ver jaune qui se tortillerait. L'homme est penché au-dessus de moi, malveillant, immense. Il tend son visage répugnant vers moi. Il pue. Je sens son haleine rance sur ma peau. Il se fâche et me relève d'un coup en me tirant par les cheveux. Je vois ses veines gonfler. Il se met à crier, mais ses paroles ont l'air de surgir d'une autre galaxie. Comme si je l'entendais de très loin, que mon corps était bloqué ici. Je vois sa main s'approcher; elle serre si fort l'horrible truc qu'elle en tremble. Je suis toute flageolante, mais je reste sans réaction. Ou bien suis-je morte?

« Non ! Pas maintenant ! Je ne veux pas ça maintenant ! »

Je sens des fourmillements dans mes mains. Elles sont glacées. Je n'aurais pas dû parler de lui. Je n'aurais pas dû dire qu'il était répugnant.

Oui. Ils sont en chemin.

« Pourquoi est-ce que ça m'arrive à moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? J'ai toujours essayé de bien me comporter. J'ai toujours écouté maman. Ne les laisse pas me tuer, maman ! Ne les laisse pas me tuer ! »

Tout devient confus dans ma tête. Il faut que j'arrête de parler.

Silence. Grincement d'une porte qu'on ouvre. Qu'on referme.

Bruits de pas. Des pas lents. Des pas lourds.

— Prends ta place.

— Non !

— Ne me résiste pas.

— Laissez-moi tranquille !

Respiration saccadée.

Coup audible.

— Je vous en prie, ne me tuez pas.

— Fais ce que je dis.

Des sanglots.

Le bruit d'un corps que l'on traîne.

Gémissements. Rythme cadencé.

— Est-ce que tu es à ma merci ?

— Sale putain !

De plus en plus fort. De plus en plus près.

Chuintement.

Cliquetis du métal qui se referme d'un claquement sec.

— Tu vas mourir, sale petite pute!

— Tu vas me répondre maintenant?

— Salope!

Martèlement de doigts nerveux. Des bruits de griffures.

— Donne-moi ce que je veux!

Pfff! Sifflement d'un jet de salive.

— Tu réponds?

Gémissements.

— C'est que le début, tu vas voir.

Grincement d'une porte. Porte claquée violemment.

Silence total. Sanglots.

«Je vous en prie, ne me tuez pas.

Je vous en prie, ne me tuez pas.

Je vous en prie.

Tuez-moi. »

Chapitre 2

Les mains de la femme présentaient un renflement pâle aux jointures de ses doigts dont la peau était ridée et gercée. D'un index noueux, elle a pressé une touche sur l'objet rectangulaire contenu dans le sac Ziploc.

La pièce s'est emplie d'une étrange atmosphère.

Je suis restée assise, incapable de bouger, le duvet sur ma nuque hérissé telles des herbes folles sous l'effet de la brise.

La femme me fixait d'un regard sévère. Ses yeux verts mouchetés de jaune me faisaient penser à ceux d'un chat. Un chat qui pouvait prendre son temps avant de bondir avec une précision implacable.

J'ai laissé s'étirer le silence. En partie pour me calmer les nerfs. Mais surtout pour encourager cette femme à m'expliquer l'objet de sa visite. J'avais un avion à prendre dans quelques heures à peine. Et pas mal de choses à faire avant de me rendre à l'aéroport afin de m'envoler pour Montréal rejoindre Ryan. Je n'avais vraiment pas besoin de ça. Pourtant je devais connaître la signification des sons terribles que je venais d'écouter.

Penchée en avant sur sa chaise, la femme était nerveuse, dans l'expectative. Grande, dans les 1,80 m, elle portait des bottes, un jean et une chemise en toile de jean aux manches retroussées. Ses cheveux avaient la même teinte ocre que le sol en terre battue de Roland-Garros. Elle les avait remontés au sommet de son crâne, en un chignon.

J'ai détaché mon regard de ses yeux de chat pour fixer le mur derrière elle. Plus exactement un cadre affichant le

certificat du Bureau américain d'anthropologie judiciaire attribué à Temperance Brennan. Diplômée ABFA. Je me souviens que l'examen avait été pénible.

J'étais seule avec ma visiteuse dans la pièce de douze mètres carrés allouée au consultant en anthropologie judiciaire du Bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, le MCME. J'avais laissé la porte ouverte. Je me demande bien pourquoi. D'habitude, je la ferme. Quelque chose chez cette femme m'avait mise mal à l'aise.

Des bruits familiers de mon lieu de travail me parvenaient depuis le couloir. La sonnerie d'un téléphone. Le tiroir d'une chambre froide coulissant à toute vitesse puis se refermant dans un clic. Une civière sur roulettes en caoutchouc se dirigeant vers une salle d'autopsie.

— Je suis désolée. (J'étais contente du ton calme avec lequel je venais de m'exprimer.) La personne de l'accueil m'a indiqué votre nom, mais j'ai égaré le papier sur lequel je l'avais noté.

— Strike. Hazel Strike.

Cela a déclenché un petit signal dans mon cerveau. Mais quoi?

— Les gens me surnomment Lucky.

Je n'ai rien répondu.

— Mais je ne compte jamais sur ma chance. Je travaille dur pour mes affaires.

Bien qu'elle ait visiblement dépassé la soixantaine, Strike possédait le timbre de voix d'une jeune fille de vingt ans. Son accent suggérait qu'elle venait certainement de la région.

— Et que faites-vous dans la vie, mademoiselle Strike?

— Madame. J'ai perdu mon mari il y a six ans.

— Je suis désolée.

— Il connaissait les risques. Vous choisissez de fumer. (Léger haussement d'épaule.) Vous en payez le prix.

— Que faites-vous dans la vie? ai-je répété, désireuse de ramener Strike sur ce terrain-là.

— Je renvoie les morts chez eux.

— J'ai peur de ne pas comprendre.

— Je fais le lien entre des corps et des personnes disparues.

— Ça, c'est la mission de la police, assistée des coroners et des médecins légistes.

— Bien sûr, et vous, les pros, vous réussissez à chaque fois.

J'ai ravalé ma réponse. Strike venait de marquer un point. Les statistiques du moment estiment à environ 90 000 le nombre de personnes disparues aux États-Unis, tandis que le nombre de restes humains non identifiés au cours des cinquante dernières années plafonne à 40 000. Des chiffres que j'avais récemment consultés indiquaient qu'en Caroline du Nord, on comptabilisait au total 115 UID, autrement dit 115 morts non identifiés.

— De quelle manière puis-je vous aider, madame Strike ?

— Lucky.

— Lucky.

Strike a déposé le sac Ziploc près d'un dossier jaune canari sur mon sous-main. À l'intérieur du sac transparent se trouvait un rectangle en plastique gris d'environ deux centimètres et demi de largeur, de cinq centimètres de long et d'un centimètre d'épaisseur. Un anneau métallique à une extrémité suggérait sa double fonction, à la fois porte-clés et enregistreur. Une boucle en tissu bleu délavé indiquait qu'il avait dû être accroché autrefois sur la ganse d'un jean.

— Sacré petit gadget, a commenté Strike. Commande vocale, mémoire flash interne de deux gigs, tout ça pour moins de cent dollars.

Le dossier jaune me rappela à l'ordre. Tel un reproche. Deux mois plus tôt, un homme était mort devant sa télé, dans son fauteuil inclinable, la télécommande toujours à la main. Son cadavre momifié avait été retrouvé le week-end dernier par le propriétaire du logement, accablé. Il me fallait conclure mon entretien, puis retourner à mes analyses. Rentrer ensuite chez moi pour boucler mes bagages et confier le chat au voisin.

Mais ces voix ! Mon poulx poursuivait son rythme effréné. J'ai attendu.

— L'enregistrement dure presque vingt-trois minutes. Mais les cinq minutes que vous venez d'écouter sont suffisantes pour vous donner une idée de la situation, a-t-elle déclaré en inclinant légèrement la tête. (Son chignon s'en est trouvé décentré.) Ça vous a collé la chair de poule, pas vrai ?

— Oui, c'est assez dérangeant à l'oreille.

C'était un euphémisme.

— Vous croyez ?

— Vous devriez peut-être faire écouter la bande à la police.

— C'est à vous que je l'ai transmise, doc.

— On entend trois voix, n'est-ce pas ?

La curiosité était en train de surmonter toutes mes réticences. Et l'inquiétude aussi.

— C'est mon avis : deux hommes et la jeune femme.

— Que se passe-t-il ?

— Je l'ignore.

— Qui parle ?

— J'ai une théorie sur une des voix.

— Et qui est ?

— Est-ce qu'on peut revenir un peu en arrière ?

J'ai jeté un coup d'œil furtif à ma montre, mais pas assez discrètement.

— À moins que vous ayez comme « mission » d'étiqueter des noms sur les morts, a-t-elle ajouté d'un ton sarcastique en mimant les guillemets avec ses doigts au terme que j'avais employé plus tôt.

Je me suis penchée en arrière en ayant l'air hyper attentive à ce qu'elle s'apprêtait à me dire.

— Que savez-vous des investigations sur le Net ?

Nous y voilà. J'ai prié pour que ma voix soit la plus neutre possible, et ma réponse concise.

— Ce sont des enquêtes menées par des internautes qui compétitionnent pour résoudre des affaires criminelles non élucidées.

Et j'aurais pu préciser : menées par de soi-disant scientifiques et de soi-disant flics. Des fans trop zélés de *NCIS*, *Cold Case*, *CSI* ou *Bones*.

Strike a froncé les sourcils. Ils étaient bruns, ce qui tranchait avec la pâleur de sa peau et ses cheveux faussement poil de carotte. Elle m'a observée un bon moment.

— Quand les gens meurent, pour la plupart d'entre eux, on organise des obsèques, une veillée funèbre, une messe d'adieu. Leur notice nécrologique paraît dans le journal. Certains ont droit à des cartons avec leur photo entourée d'anges ou de saints, ou d'autres trucs dans le genre. Si vous

êtes quelqu'un de célèbre, on vous fera peut-être l'honneur de donner votre nom à une école ou à un pont. C'est ce qui est censé se passer. Parce que c'est la façon dont nous gérons la mort. En rendant hommage à une vie bien remplie. Mais qu'arrive-t-il si quelqu'un disparaît purement et simplement? Comme ça! (Strike a claqué des doigts.) Un homme part à son travail et s'évanouit dans la nature? Une femme monte dans un bus et n'en redescend jamais?

Je m'apprêtais à lui répondre, mais elle a poursuivi.

— Et que se passe-t-il quand un corps ne peut être identifié? Un cadavre retrouvé sur le bas-côté d'une route, dans un étang, roulé dans un tapis et planqué dans une remise?

— Comme je l'ai expliqué, c'est le rôle de la police et des médecins légistes. Nous faisons notre maximum pour que tous les restes humains soient identifiés, peu importe leur état ou les circonstances de leur découverte.

— Peut-être qu'ici c'est le cas. Mais vous savez aussi bien que moi qu'ailleurs, c'est juste des conneries. Un cadavre aura peut-être de la chance. On l'examinera, à la recherche de cicatrices, de piercings, de tatouages, de vieux traumatismes; on fera des prélèvements d'ADN. Un corps en décomposition ou un squelette pourrait finir entre les mains d'une experte comme vous. Vous allez retracer sa dentition, déterminer son sexe, son âge, sa race et sa taille, et entrer tout ça dans votre base de données. Dans une autre juridiction, ces mêmes restes feraient simplement l'objet d'un bref examen, avant d'être conservés dans une chambre froide ou au fond d'un sous-sol. Le corps non identifié sera alors gardé quelques semaines, parfois quelques jours, puis incinéré ou enterré dans une fosse commune.

— Madame Strike...

— Disparus, assassinés, abandonnés, jamais signalés. Ce pays regorge de morts oubliés. Et quelque part, quelqu'un s'interroge et se soucie de chacune de ces âmes.

— Et mener des enquêtes sur Internet vous semble le moyen de résoudre le problème.

— Exactement, a-t-elle dit en remontant ses manches sur ses bras, comme si le tissu était soudain devenu trop serré sur sa peau.

— Je vois.

— Vraiment ? Avez-vous déjà visité un site de ce genre ?

— Non.

— Savez-vous ce qui se passe sur ces forums ?

Devant cette question rhétorique, j'ai trouvé inutile de répondre.

— Les victimes non identifiées sont affublées de charmants petits surnoms. Princess Doe. The Lady of the Dunes. Tent Girl. Little Miss Panasoffkee. Baby Hope.

Une étincelle a jailli dans mon cerveau, connectant quelques synapses.

— C'est vous qui avez identifié Old Bernie, ai-je dit.

Bernie était un squelette incomplet découvert par des randonneurs derrière un refuge, sur le Neusiok Trail de la forêt nationale de Croatan, en Caroline du Nord, en 1974. Les restes avaient été envoyés au Bureau du médecin légiste en chef, situé à cette époque à Chapel Hill, et ils semblaient bien être ceux d'un vieil homme de race blanche. Un policier de New Bern avait été chargé de l'affaire mais n'avait pas réussi à établir l'identité de la victime.

Durant des années, le squelette était resté dans une boîte en carton stockée dans une réserve du Bureau du médecin légiste en chef. On avait fini par le baptiser « Old Bernie », en souvenir de New Bern, la ville la plus proche de l'endroit où on l'avait retrouvé.

Des articles étaient parus au moment de l'enquête sur Old Bernie, à Raleigh, Charlotte, New Bern, et les villes avoisinantes. L'affaire avait resurgi avec la photo d'une reconstruction faciale publiée dans un journal de New Bern, le *Sun Journal* daté du 24 mars 2004, pour le trentième anniversaire de la découverte du gentleman. Personne ne s'était présenté pour réclamer les os.

En 2007, un technicien du Bureau du médecin légiste en chef m'avait signalé ce cas. Et j'avais accepté d'y jeter un œil.

J'en étais arrivée à la conclusion que les restes étaient ceux d'un Afro-Américain édenté qui avait entre 65 et 80 ans au moment de sa mort. Mais je n'étais pas d'accord avec une des découvertes fondamentales de mon prédécesseur. J'ai suggéré que le surnom de la victime soit modifié en « Bernice ». Les caractéristiques du pelvis étaient incontestablement celles d'une femme.

Après avoir effectué des prélèvements d'ADN en vue d'une future identification, Old Bernie est retournée dans sa boîte en carton à Chapel Hill. L'année suivante, le NamUs, le fichier central des personnes disparues non identifiées, a été mis en ligne gratuitement et ouvert à tous. NamUs était une base de données établissant la liste des restes de victimes non identifiées, ce qu'on appelle les UID dans le jargon des flics, et celle des personnes portées disparues, les MP, toujours dans le jargon des flics. J'avais consigné le descriptif de cette affaire dans la partie UID, et des apprentis détectives ont alors surgi comme une nuée de mouches.

— Ouais, c'est bien moi, a admis Strike.

— Comment avez-vous fait ?

— Une simple question d'obstination.

— C'est vague.

— J'ai scanné des milliards de photos à partir de NamUs et d'autres sites répertoriant les personnes disparues. J'ai passé un nombre incalculable de coups de fil pour enquêter sur des vieilles dames sans dents. Aucune de ces deux options ne m'a fourni la moindre piste. Alors j'ai continué mes recherches hors Internet. J'ai consulté les archives de la presse locale, discuté avec des flics de New Bern et du comté de Craven, avec des gardes forestiers à Croatan, ce genre de choses. Rien.

« Et puis j'ai eu une intuition. J'ai téléphoné à des hospices de vieux, et j'ai découvert une maison d'accueil à Havelock dont une patiente avait disparu en 1972 : Charity Dillard. L'administrateur avait signalé sa disparition, mais personne ne s'en était vraiment soucié. L'endroit étant situé près d'un ponton sur le lac, tout le monde avait pensé à une noyade. Aussi, lorsque le squelette d'Old Bernie a été découvert deux ans plus tard, aucun lien n'a été établi, simplement parce qu'on supposait que le squelette était celui d'un homme. Fin de l'histoire. »

— Jusqu'à ce que vous fassiez le rapprochement.

J'avais eu vent de l'identification par le médecin légiste en chef de l'État.

— Dillard avait un petit-fils qui vivait à L.A. Il a fourni un prélèvement d'ADN qui collait avec vos échantillons. Affaire *réellement* classée.

— Où se trouve Dillard aujourd'hui ?

— Le petit lui a offert une pierre tombale. Il a même fait le trajet depuis la côte Ouest pour l'enterrement.

— Beau travail.

— Ça n'était pas juste, qu'elle reste ainsi dans une boîte en carton.

Elle a eu de nouveau ce léger haussement d'épaule.

Je savais à présent pourquoi Strike était assise dans mon bureau.

— Vous êtes venue me voir au sujet de restes non identifiés, ai-je dit.

— Oui, m'dame.

J'ai fait un geste avec la paume de ma main pour l'inviter à poursuivre.

— Cora Teague. Jeune femme blanche de 18 ans. Elle s'est volatilisée il y a trois ans et demi dans le comté d'Avery.

— A-t-elle été portée disparue ?

— Pas officiellement.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Que personne n'a pris la peine de remplir une fiche MP. Je l'ai trouvée sur un site de crimes non résolus. La famille pense qu'elle est partie de sa propre initiative.

— Vous leur avez parlé ?

— Oui.

— Est-ce fréquent dans ce type d'enquêtes sur le Net ?

— Il est arrivé quelque chose à cette enfant et personne ne lève le petit doigt.

— Avez-vous contacté les autorités de la région ?

— Elle était majeure. Elle avait donc le droit d'aller et venir comme bon lui semblait. *Bla bla bla.*

— Vous croyez que Cora Teague est la fille sur cet enregistrement ?

Strike a doucement hoché la tête.

— Pourquoi m'avoir apporté cela ?

— Je suis sûre que vous avez des restes de Teague entreposés ici.